

Rainer ZITELMANN, *Hitler, Selbstverständnis eines Revolutionärs*, Hamburg-New York, Berg-Leamington Spa, 1987, 485 p.

Rainer Zitelmann, dans sa thèse de doctorat publiée en 1987 va à l'encontre de bien des idées reçues. Depuis les années soixante, des auteurs comme Hildebrand, Hillgruber ou Jäckel — songeons à son « Hitler idéologue », se sont attachés à montrer la durabilité des schèmes idéologiques hitlériens. Ces derniers, comme l'analyse Broszat dans son « État hitlérien » n'impliquaient pas une intervention ou une décision du Führer à tous les niveaux de l'administratif et du politique. Néanmoins, lorsque ce dernier était appelé à trancher, il le faisait, en dernier ressort, en fonction de ses convictions profondes. La logique décisionnelle hitlérienne était, en ce sens, classique dans son articulation binaire « idées/action ». Zitelmann nous entraîne au cœur de cette idéologie que nous découvrons, à notre stupéfaction si l'on songe aux énormes biographies de Bullock ou de Fest, mal connue, voire incomprise.

Thématiquement, les historiens de l'Allemagne des années 1870 à 1955 ont distingué des lignes de continuité historique de cette nation, par-delà les ruptures de 1933 et celle de la soi-disant année zéro, 1945. La ligne force par excellence est la modernisation de la société, mécanique ultime de la puissance allemande actuelle. Turner et moins nettement Schoenbaum dans sa « Révolution brune », ont postulé que ce mouvement polymorphe de modernisation avait fonctionné à plein sous le III^e Reich, mais à l'encontre des préférences « Blut und Boden » — en d'autres termes agraires — du Führer. Zitelmann lève cette ambiguïté. La méthodologie critique de l'auteur a consisté à rassembler la totalité des textes, citations, discours tenus par Hitler, à les regrouper thématiquement, avant de distinguer les aspects propagandistes immédiats des continuités idéologiques, enfin à interroger, sur le long terme, la « vision du monde » du chef du III^e Reich. Délaissant

— sans doute à tort — les questions juives ou de politique étrangère, à l'exception de la colonisation à l'Est, Zitelmann nous entraîne en sept chapitres très brillants dans les méandres de la pensée hitlérienne. Après avoir observé le Führer face aux révolutions du xx^e siècle et la façon dont il se percevait comme révolutionnaire, l'auteur décrit la conception hitlérienne de classe sociale et de « communauté du peuple », sa volonté de bouleverser l'ordre économique capitaliste-bourgeois, la dimension modernisatrice de son projet et son éloignement du modèle agrarien, sa conception de l'« État du Führer », enfin la fusion du socialisme et du nationalisme. Hitler ne défendait que modérément le principe de propriété privée et souhaitait briser le capitalisme bourgeois par un processus complexe de nationalisations, de revalorisation de la position sociale de la classe ouvrière, enfin par une stricte subordination de la décision économique au politique. Hitler n'a eu de sympathies pour la société préindustrielle et paysanne que tactiques, et il n'a jamais souhaité — en cas de victoire du Reich — une quelconque réagrarisation collective. Ce dernier point nous permet de comprendre pourquoi la gauche nazie — que l'on aurait pu croire de par son auto-affirmation socialiste, moderniste et proindustrielle — bascula, dès 1931, dans une logique agraire extrémiste.

Zitelmann réinterprète brillamment le thème de la colonisation à l'Est. Bien sûr, celle-ci devrait permettre, après la liquidation des populations slaves et juives, l'installation de paysans de souche allemande. Mais il ne s'agissait pas là d'un modèle de société ; plutôt d'une tentative de rééquilibrage entre les sphères occidentales surindustrialisées et orientales à dominante agraire. Ces colonies de peuplement se voyaient attribuer des fonctions économiques secondaires précises, sources de matières premières et marchés de consommation. Les mégapoles industrielles, comme celles de la Ruhr, devaient être renforcées et non affaiblies par cette expansion à l'Est. Hitler apparaît, sous cet angle,

en rupture avec les romantiques agraires et beaucoup plus soucieux de rentabilité économique qu'on le croyait jusqu'alors. Zitelmann, enfin, aborde la question du mythe aryen et affirme — ce qu'il faudrait vérifier plus solidement à la lueur de la question juive — qu'Hitler ne croyait guère ou pas du tout au thème de la supériorité de l'homme nordique, et qu'il avait une autre conception raciale du « germanisme ». Zitelmann ne nous dit d'ailleurs pas laquelle, même s'il indique pour l'antisémitisme qu'Hitler se situait, par son « souci scientifique » dans la droite ligne du rationalisme et du scientisme du xix^e siècle.

Hitler, au terme de l'approche de Zitelmann, nous apparaît cohérent dans sa démarche politique et idéologique. Mais en même temps, curieusement, le Führer, malgré la netteté de ce profil idéologique, disparaît de nombre des dimensions de la prise de décision politique. Zitelmann nous appelle à réfléchir sur cette nouvelle ambiguïté.

Patrick MOREAU

Annales

Économies Sociétés
Civilisations

Extrait du numéro 3, Mai-Juin 1988